A MESSIEURS les Préſident & Commiſſaires de l'Aſſemblée des Citoyens catholiques de la ville de Niſmes.

Pezenas, le 3 Mai 1790.

MESSIEURS,

VOUS nous avez propoſé de *concourir au bonheur de la France*, *au maintien de la Religion & de l'autorité légitime du Roi.* Votre eſpérance ne ſera point trompée ; nous devons mettre tout notre zele à la ſatisfaire. Nous le devons comme Français, nous le devons comme Catholiques ; & jamais nous n'avons mieux ſenti qu'on ne peut renoncer au premier de ces titres, ſans ſe rendre indigne du ſecond.

Vous le voyez : nous profeſſons mêmes ſentimens ; nous témoignons avoir même but, même fin. Si nos opinions different ; ſi elles ſont diamétralement oppoſées ; ſi l'une ne peut ſauver l'Etat, qu'autant que l'autre peut le perdre, nous ſerions coupables de nous taire : nous le ſerions envers la Patrie, que nous croyons attaquée ; nous le ſerions envers vous, que nous croyons égarés.

Combien doit être étrange votre erreur, ou la nôtre, que vous ayez pu penſer concourir *à la paix de l'Etat & au bonheur du Peuple* en lui montrant la Religion en danger & le Roi ſans pouvoir ! Ainſi, pour porter remede aux maux de l'Etat, vous raſſemblez ce que la diſcorde eut de plus affreux inſtrumens ; vous armez à la fois le fanatiſme civil & le fanatiſme religieux.

Cue FRC 6832

Avez-vous pu vous refuſer à l'idée des maux qu'en des ſiecles ignorants, chez des peuples ſuperſtitieux, vos clameurs euſſent déjà produit ? N'avez-vous pas frémi en ſongeant à ceux qu'elles peuvent produire encore ? Certes ceux qui vous trompent ont déjà bien à ſe glorifier d'avoir pu renouveller parmi nous des erreurs ſi groſſieres, d'avoir convertis en zélateurs des Français du dix-huitieme ſiecle. Qu'ils achevent leur triomphe ; qu'ils aillent recueillir à Avignon ; qu'ils tranſplantent dans vos murs les débris juſtement diſperſés de cet horrible Tribunal qui arme la Religion du glaive, & change les Prêtres en bourreaux (1) ! Quoi ! vous ne verrez point quel affreux précipice on creuſe ſous vos pas ? Vous ne ſentirez point ce feu qui couve ſous la cendre, où l'on veut vous faire marcher ? Serez-vous ſans yeux pour les dangers que vous attirez ſur vos freres, vos concitoyens, ſur vous-mêmes qui les aurez mérités? Voudrez-vous faire oublier que Niſmes fut la patrie du vertueux Villar (2).

Quel eſt donc le danger dont la Religion eſt menacée ? Quelle atteinte a-t-on porté à ſa ſainte doctrine ? Quels temples ſe ſont ouverts aux Idolâtres ? Quelle ſecte eſt ſortie des ténebres de l'héréſie ? Les repréſentants d'une grande Nation ont formé la noble entrepriſe de réaliſer le vœu de l'opinion publique. Ils ont rendu à la Religion le plus bel hommage qu'elle en pût recevoir, en refuſant la protection des loix aux abus qui depuis long-temps la dés-

---

(1) Le Tribunal de l'Inquiſition vient d'être aboli par un Arrêté du Corps Municipal.

(2) Villar, Conſul de Niſmes, eut la gloire de ſauver les Proteſtans, & d'éclairer les Catholiques, à l'époque de la fameuſe ſaint Barthélemi.

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

honoroient, en ſouſtraiſant tous ces faux ornemens dont les paſſions humaines l'avoient défigurée depuis dix-ſept ſiecles. Ils ont vraiment *rendu à Céſar ce qui eſt à Céſar, & à Dieu ce qui eſt à Dieu*, en établiſſant ſur les principes invariables de l'équité naturelle, les droits de chacun, en preſcrivant au Roi la juſtice, aux Peuples l'obéiſſance, aux Miniſtres du culte la ſimplicité & la pureté des mœurs. Quelle innovation ont-ils introduit dans le dogme? Quel autre changement remarquez-vous dans la diſcipline eccléſiaſtique, que celui de l'adminiſtration des biens temporels. Les biens temporels de l'Egliſe! Les biens temporels de ceux dont le royaume n'eſt pas de ce monde, de ceux qui ne peuvent étaler l'opulence ſans ſe perdre, & ſans perdre avec eux les générations qui les ſuivent! Ainſi ce prétendu danger de la Religion conſiſte en ce qu'elle eſt délivrée du plus terrible danger. Ainſi vous regretteriez pour elle que ſes Miniſtres fuſſent moins ſujets à la trahir & à la corrompre. Vous regretteriez qu'il ne fût plus poſſible de voir la ſubſtance du pauvre prodiguée à d'indignes voluptés; le pain de la parole diſtribué par des bouches vouées aux louanges du ſiecle, les fonctions de l'autel remplies par des hommes ivres des ſoins du monde & des illuſions de la vanité. Avez-vous penſé que de pareils exemples duſſent bientôt ceſſer d'exiſter parmi nous, ou ſont-ce de pareils hommes que vous voudriez raſſembler dans des Conciles? Sont-ce des calculs ſubtils, des ſpéculations financieres que vous brûlez d'entendre dans ces chaires de vérité? Eſt-ce le Sanctuaire enfin que vous défendez, ou les trafiquans qui ſont à la porte du Temple?

Si la Religion ne peut avouer le zele qui vous anime, que vous dirons-nous du Roi que vous outragez, de la Nation entiere que vous calomniez? Que parlez

vous de Conſtitution monarchique, & de pouvoir exécutif ſuprême ? Ces mots ſacrés dans la bouche de nos repréſentans, quel ſens, quelle acception ont-ils dans la vôtre ? Eſt-ce à vous enfin qu'il appartient de les définir ? Vous oſez dire qu'on égare l'Aſſemblée Nationale : Citoyens aveugles! que ne dites vous auſſi qu'on égare la Nation entiere, dont l'opinion a toujours régi celle de ſes Repréſentans ? En ce ſiecle de lumieres, où toutes les portes ſont ouvertes à la vérité ; où les préjugés n'ont plus d'aſyle que chez l'intérêt ſordide & chez l'impudente vanité, ce n'eſt pas un homme ſeul, ce n'eſt pas une troupe d'hommes pris au haſard dans la ſociété, c'eſt l'élite même de la Nation, que vous voulez qu'on puiſſe égarer. Certes, c'eſt elle ou vous-mêmes qu'on égare. Penſez-vous pouvoir ſubir ce parallele ?

Ah ! que dans l'Aſſemblée Nationale des voix s'élevent contre l'opinion publique, contre la raiſon qui réforme ou modifie ; que ces préjugés qu'on veut étouffer, ces abus qu'on veut détruire, y aient auſſi leurs repréſentans; cet inconvénient, qui peut effrayer les ames foibles, eſt du moins une ſuite néceſſaire de l'imperfection des hommes, & devient même utile à la vérité, en la ſoumettant à des agitations qui rendent ſon éclat plus vif, ſa lumiere plus sûre ; mais que de pareilles voix s'élevent du ſein d'une Nation qui a promis d'attendre en paix que ſa Conſtitution lui fût donnée, que ſes loix fuſſent faites; que des Citoyens qui ont juré d'être fideles à la Conſtitution, veuillent reprendre le droit de l'aſſervir à leurs opinions & à leurs erreurs ; que des Catholiques calomnient l'autorité légitime, nous tremblons à dire ce que de telles actions peuvent paroître devant Dieu, devant la loi, devant le Roi.

Ce Roi, dont vous oſez démentir la parole ſacrée, ce Roi, que les Tygres de nos jours frémiſ-

ſent de ne pas trouver impitoyable & tyran comme eux ; ce Roi, en qui repoſe notre amour & notre confiance, doutez-vous que la Conſtitution ne lui donne, au moins, le pouvoir de punir votre amour inſultant, votre irrévérente témérité, que peut-être elle ne lui en impoſe l'obligation ?

Quel eſt donc ce pouvoir que vous lui ſouhaitez, dont vous êtes pour lui ſi ſoigneux ? Penſez-vous que la faculté d'enfreindre les loix puiſſe être de quelque prix à celui qui veut mettre ſa gloire à les ſoutenir ? Que celui qui ne veut faire que des heureux ait à regretter de ne pouvoir faire des malheureux ? Quelle plus belle prérogative voulez-vous donner à un homme que celle d'être inſtitué au-deſſus de ſes ſemblables, pour être le dépoſitaire & l'exécuteur des conventions qu'ils ont faites pour leur bonheur, & d'être ainſi affilié en quelque ſorte aux fonctions de la Divinité, ſans avoir acquis des organes plus parfaits, ſans avoir échappé aux liens des foibleſſes humaines ?

Si les Rois ſavent atteindre à ce ſincere amour des peuples, à ce reſpect voiſin de l'adoration, c'eſt ſans doute lorſqu'ils ſavent reſpecter les limites de leur puiſſance, & faire diſparoître les paſſions de deſſus le trône. Eh ! quel eſt le Roi ſage & bon, qui, pour mieux s'aſſurer de ne pas abuſer de la confiance publique, n'embraſſât avec joie les moyens de ne le pouvoir ?

Eſt-ce au Roi, eſt-ce à vous, de regretter cette faculté qui mettoit la Nation à la merci de quelques Miniſtres, & ce temps où chaque erreur du trône coûtoit des larmes à pluſieurs millions d'hommes ; où des intrigues de Cour donnoient le mouvement aux affaires ; où les fantaiſies de quelques êtres corrompus pouvoient devenir la loi ſuprême de l'Etat ?

Eſt-ce à vous ſur-tout à vous plaindre du trouble & de l'anarchie ? Vous qui voulez réformer les

loix déjà faites, & organiſer les pouvoirs à votre gré ; vous qui, voulant garantir la Conſtitution, ne craignez pas de révoquer en doute ſi nous avons une Conſtitution ? Ne vous y trompez pas : l'anarchie eſt toute retirée dans le cœur des ennemis de l'Etat. Ce ſont eux qui la ſoufflent de toutes parts.

Toute une année d'agitations & d'inquiétudes n'a-t-elle pas ſuffi pour vous faire connoître les Français ? Quoi, cette révolution qui fera l'étonnement des ſiecles à venir, ſera vue avec dédain par nos contemporains ? Quoi, vous n'aurez point admiré qu'une grande Nation ait recouvré ſubitement tous les droits de la nature & de la ſociété, qu'elle ait repris en un moment ce qui a coûté aux peuples voiſins la perte de pluſieurs générations, qu'elle ait ſubſtitué à la fauſſe politique des Cours les ſeules loix de l'équité & de la raiſon, à l'art de tromper les peuples, celui de faire leur bonheur ; qu'elle ait remis, comme en un faiſceau, tous les préjugés, toutes les erreurs qui déshonoroient notre âge, pour les frapper d'un ſeul coup ; qu'elle ait fait toutes ces choſes comme par un ſeul acte de ſa volonté ; que tous les petits tyrans répandus ſur la ſurface du Royaume, n'aient pu lui oppoſer même un ſimulacre de réſiſtance ; que ces viperes qu'elle nourrit dans ſon ſein n'aient pu faire entendre que de vains ſifflements ; que ſes ennemis ſecrets n'aient eu d'autres ſuccès que celui de ſéduire quelques âmes foibles, dont ils ont emprunté la voix pour faire entendre leurs ſophiſmes !

Ah ! qu'un ſi beau ſpectacle fixe enfin vos regards. Ne voyez-vous pas que le peuple n'a plus cette inhumaine férocité des ſiecles paſſés ; que les temps de la ſuperſtition ont ceſſé pour lui ; qu'il a reconnu ſes droits, & qu'il eſt digne d'en jouir ; qu'il cherche par-tout des freres, & qu'il ne veut point de maî-

tre ? Ceſſez de le tenter, de l'allarmer. Ne vous oppoſez plus à ſon bonheur, au vôtre. Voyez la paix où elle eſt, & le trouble où il faut le craindre. Si votre volonté doit se faire entendre, il faut donc que la volonté générale ſe taiſe. Où ſera alors notre ſalut ? Hors de la Conſtitution, hors des Décrets de l'Aſſemblée Nationale, hors de l'autorité légitime du Roi ; que pouvons-nous voir autre choſe que déſordre, confuſion, horreur ? Quand même les nouvelles loix ne ſeroient pas un bienfait pour le peuple, auroit-il une meilleure reſſource que celle de les ſuivre ? Ah ! loin de l'égarer par d'injuſtes inquiétudes, inſpirez-lui plutôt des ſentiments doux & paiſibles ; & s'il lui faut un fanatiſme enfin, choiſiſſez-lui le ſeul qui puiſſe épargner notre ſang, le ſeul qui puiſſe honorer des hommes, celui de la liberté.

Citoyens, nous vous avons dit nos ſentiments. Si nous ſommes dans l'erreur, nous y ſommes de bonne foi. S'il en eſt de même chez vous, nous aurons acquitté ce que nous vous devons ; s'il en étoit autrement.... Non, cette idée nous fait horreur, & nous ne pouvons achever.

Nous ſommes,

MESSIEURS,

Vos très-humbles & très-obéiſſants ſerviteurs,

Les Maire & Officiers Municipaux de Pezenas. *Signés*, Brun, Maire, Venel, H. Reboul, Gaurié, Audibert, Thomas, Biche, Negre, Alazard, Officiers Municipaux, André, *Procureur de la Commune.*

A Rouen. De l'Imprimerie de P. SEYER & BEHOURT, Impr. de la Municipalité, rue du Petit-Puits.

690

[illegible]

MESSIEURS,

[illegible]